

Jean Désy – Alain Parent

NUNAVIK  
Carnets de l’Ungava

ᓄᓚ ᐃᑦᑭᑦ  
ᐅᑦᑐᑦ ᐅᑦᑐᑦ ᐅᑦᑐᑦ

Les heures  
bleues

Jean Désy – Alain Parent

# NUNAVIK

## Carnets de l'Ungava

ᓄᓚ ᐃᑦ  
ᐱᑦ ᐅᑦ ᐆᑦ ᐇᑦ

Les heures  
**bleues**

Jean Désy – Alain Parent

# NUNAVIK

## Carnets de l'Ungava

ᓄᑦ ᐱᖅ  
ᐃᕋᐭ ᐆᓂᐊᔪᐧᐏᐩᐤ

Les heures  
**bleues**

Jean Désy – Alain Parent

# NUNAVIK

## Carnets de l'Ungava

ᐃᑦᓄᑦ ᐅᑦᓇᐅᑦ  
ᐱᕐᑐᐅᑦ ᐅᑦᓇᐅᑦ

Les heures bleues





NUNAVIK  
Carnets de l'Ungava

## LES HEURES BLEUES

Case postale 219  
Succursale De Lorimier  
Montréal (Québec)  
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com  
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)  
[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde (France)  
[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

Export Livre (ailleurs dans le monde)  
[www.exportlivre.com](http://www.exportlivre.com)

ISBN 978-2-922265-13-7 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-39-2 (PDF)

ISBN 978-2-924063-38-5 (EPUB)

Dépôt légal - BAnQ, 2000

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés

© 2000 Les Heures bleues,  
Jean Désy et Alain Parent

*Éditions électroniques :*  
Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel  
info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Textes de Jean Désy  
Photographies d'Alain Parent

# NUNAVIK

## Carnets de l'Ungava



Les heures  
**bleues**

*À Claire, Fabien et Véronique.*

*Merci à Jean Désy de m'avoir initié  
aux rêveries du Nord.*

*Merci aussi aux nombreuses personnes  
grâce à qui ce livre existe, plus  
particulièrement à André Péloquin  
pour ses précieux conseils et pour la  
réalisation des tirages en noir et blanc.*

*A.P.*

*Pour Hannah, Inuite dans l'âme.*

*Aux Inuits du Nunavik,  
avec mon affection*

*J.D.*

*Les auteurs et l'éditeur remercient le  
père Jules Dion, de la mission catholique  
Sainte-Anne de Kangisujuaq, qui nous  
a fourni la traduction et les transcriptions  
en inuktitut.*

# *Entre toundra et sahara*

**DANS** *Le Chercheur d'absolu*, Théodore Monod, rêveur du désert et méhariste impénitent, fou des sables et du silence, dit du Sahara ce que j'aurais envie de dire de la toundra, de mon propre désert, de ma toundra, et quand j'écris « ma » c'est que la toundra est mienne comme elle est à tous ceux et celles qui ont un jour été saisis, captivés par ses lumières, ses coups de soleil, ses

horizons, ses vents, ses roches noires semées sur la neige un peu comme les choux dans certains champs du Sud. Mais il n'y a vraiment que de l'âme qui pousse dans le désert, qu'il soit chaud ou froid, et c'est d'âme dont traite Théodore Monod le manifestant, lui qui s'indigne devant la menace de l'Apocalypse et devient agitateur de foules quand il veut faire cesser toute activité nucléaire

sur la planète. Quel homme ! un peu surexcité – il faut le prendre comme il est – mais tout de même, quelle prose que la sienne, quelles envolées pour parler de l'éblouissement face au désert ! Je ne suis donc pas seul, d'autres s'exclament devant la beauté couverte de petits fruits, de sable ou de neige. Nous sommes trois à croire à la beauté des déserts, trois mille, trois cent mille, trois millions... Que

sais-je ? Y a-t-il encore beaucoup de nomades fascinés qui survivent, la liberté collée au corps, dès qu'ils quittent les abords de leur village et se retrouvent au bout d'un chemin qui ne mène nulle part, nomades contents de simplement faire bouillir de l'eau pour servir le thé à d'autres nomades, Touaregs ou Inuits, eux-mêmes contents, selon toute apparence, de rencontrer des *Qallunaat*<sup>1</sup> qui risquent à tout instant de tomber en panne dans l'immensité ? Mais un rêveur qui marche dans la toundra pour se vider de trop d'insignifiances, cela n'a rien de menaçant, c'est peut-être pourquoi les Inuits, même s'ils ont

<sup>1</sup> Étrangers.

déjà été amadoués, aiment encore échanger leurs agrès de pêche avec les sudistes de passage. Et ils en ont beaucoup à apprendre à quiconque souhaite monter un abri à l'aide d'une vieille bâche afin d'empêcher que ne s'éteigne le brûleur où bout une eau d'iceberg. Qu'ils sont beaux, les Inuits, comme nous pouvons être beaux parfois, quand nous ne nous prenons pour rien d'autre que des pousses de linaigrette battues par des vents qui soufflent huit mois durant.

N'est-ce pas dans la toundra, sous les affronts de la poudrerie quand le ciel est d'un laiteux qui masque les caps dangereux d'où l'on pourrait tomber si l'on est imprudent ou

téméraire ou les deux, caps qu'il vaut mieux escalader que dévaler si l'on souhaite admirer les caribous ; n'est-ce pas dans la toundra toujours froide, même par grand soleil, alors que le vaste désert africain se givre surtout la nuit, toundra frisquette pour tout être osant défier le pergélisol qui va du Nunavik jusqu'à la Sibérie ; n'est-ce pas dans cette toundra que mûrit le mieux le sentiment d'être soi-même morceau d'univers, soi-même fruit du passage d'une comète qui cherchait refuge loin d'un maléfique trou noir ? Peut-être aimons-nous passer des jours complets dans la toundra parce qu'alors tout est d'un seul tenant, rien ne supporte plus l'écartèlement. Un



*Le village de Kangiqsujuaq.*

passant, une Inuite, une pêcheuse : voilà des chairs et des sangs en mouvement, enfants d'une galaxie qui tourne avec nous, autour de nous et en nous. Dans la toundra, comme au Sahara, personne n'a besoin de s'interroger sur sa place dans l'univers : le sang humain est fait de molécules expulsées d'une nébuleuse qui existait il y a trois milliards d'années.

Dans la toundra, l'idée de commencement du monde fait partie de la vie de quiconque sait respirer. Il n'y a pas d'avenir possible sans la sagesse des commencements du monde. C'est ici et maintenant que la vie s'épanouit, et toute quête spirituelle devient vaine et même absurde sans le réel des tiges de

bouleau nain qui osent pointer leur tête hors d'un banc de neige. Sèches, cassantes, frêles, mais éternelles, ces têtes de vivant affrontent l'hiver pendant des décennies en acceptant de ne jamais grossir, de ne jamais changer, garantes d'une certaine éternité. Seules la petitesse et l'humilité permettent de survivre aux éléments excessifs. Aucun être humain ne peut jouer à Dieu par moins cent degrés Celsius et que le vent repousse la banquise loin de tous les imaginaires Grønlands.

C'est fou comme la toundra et le Sahara, où les humains avancent difficilement, demeurent des lieux propices à bien des formes de spiritualité. Théodore Monod, lui-même disciple de Teilhard de

Chardin, devient propagandiste du travail auquel l'humain doit s'astreindre dans la noosphère. Le mandat de l'hominidé, c'est d'aimer le singe qui sourit en lui. Regardez une photo de vous, dans une pose simplette, lorsque vous vous savez bienheureux dans la toundra, assis sur une pierre plate, et que la pêche a été bonne ! Le principe d'animalité humaine, qui n'est surtout pas une fin en soi, doit être compris, digéré et exalté jusqu'à la transcendance. La survie de l'humanité ne passe plus par les coups de crocs du désir ou de la peur, mais bien par ce que Monod appelle « l'hominisation de l'espèce ». Bien que Monod n'aime pas le mot « divinisation », il faut convenir que la divinité du Christ

*Sortie en famille sur la rivière Koksoak-1.*



fait écho à la plus harmonieuse humanité qui soit. Un être seulement divin qui se serait coupé de son intrinsèque humanité (et par le fait même de son animalité) n'aurait pu être fils de Dieu sur Terre. Car le Christ riait, comme il aimait marcher pour s'essouffler. Il endurait les serpents du désert, un peu comme le nomade de la toundra sait endurer un vent de dos qui lui refroidit le corps, sa tasse de thé et son poisson. Quel plaisir de pouvoir se réchauffer après avoir gelé, tout comme il est fort agréable de lécher sa paume lorsque deux gouttes d'eau y tombent et que la gorge demande à boire, à boire. La toundra, froide et pierreuse, on l'aime d'autant plus qu'elle ne permet aucun jeûne

prolongé. Au froid, il faut toujours manger. Il faut courir la mer à l'affût du *mattaq*<sup>1</sup>, louvoyer dans la plaine en quête de côtelettes de caribou. Il faut constamment se remplir la panse de graisse animale pour supporter les longues nuits par moins quarante sous le zéro le plus absolu. La noirceur peut être si totale dans l'igloo, la tente ou le sac de couchage dont on n'ose plus sortir, qu'on se dit que le soleil pourrait ne jamais réapparaître.

Dans la toundra, il n'y a que peu de place pour la démultiplication des tâches. La qualité première de l'être du désert demeure la sagesse, celle qui dicte quel chemin prendre, quelle glace franchir, quel ruisseau

<sup>1</sup> Peau de béluga ou de narval

traverser. Les moyens techniques permettent à d'apprentis-démiurges d'aller de plus en plus loin, de creuser des mines dans des sols de plus en plus gelés ; mais la toundra, avec son implacable mystère fait de vie patiente, finit par jeter à genoux tout humain abuseur. Dans la nuit obscure, aux portes de la gelure totale, le non-sage regrette d'avoir emprunté le mauvais sentier pour la mauvaise raison. Il regrette d'avoir exploité le pays en ne pensant pas aux lemmings qui rongent leur frein. Il regrette la Bombe qu'il a lâchée comme un Mal construit pour le plus grand bien apparent de son inconscience. La vie urbaine et sudiste oblige à devenir poète, artiste ou mystique pour ne pas

*Sortie en famille sur la rivière Koksoak-2.*





*Salluit, à la fin de mai.*

perdre la fascination de l'universel et de la totalité, mais au prix de quels isolements, de quelles détresses ! Ailleurs, dans le Grand Nord ou au cœur du Sahara de Théodore le méhariste, il n'y a pas que les poètes ou les artistes ou les mystiques qui accèdent à l'universel réconciliateur. Tout chasseur, toute pêcheuse, tout petit enfant, tout être encore doué du pouvoir d'émerveillement peut apprendre le métier de vivre sans avoir à devenir le spécialiste de la correction de la myopie au laser ou l'informaticien capable de brancher le réseau « Interfrette » sur le Web de l'antimatière. Quiconque possède l'*isuma*<sup>1</sup>, l'« esprit » inuit, peut traverser sans danger une rivière à

<sup>1</sup> « L'esprit », inuit, la manière de voir le monde.

peine gelée pour aller admirer l'infini tout blanc d'un hiver éminemment confortable pour l'âme. *Isuma* : seul gage de la participation à l'universel, dans l'irrémédiable et apaisante unité. Contempler une aurore boréale, « entendre » une aurore de belle nuit, comme le dit Emily, poète inuite de Puvirnituk, c'est accepter la mort, tout au bout, avec plus que de l'apaisement : avec la joie de l'Unité cosmique retrouvée.

Il existe une exceptionnelle parenté entre le Sahara et la toundra arctique. Les deux espaces sont bel et bien « globe sans terre végétale » – d'où ces cimetières si émouvants quand on sait que des êtres reposent sous des roches nues, sans humus, sans terreau pour les ensevelir,

comme si le vent était seul capable de soutenir leurs derniers élans – et les déserts donnent souvent, même aujourd'hui, l'impression de n'avoir enregistré aucune trace d'activité humaine. La sensation d'être le premier à fouler un sol est exacerbée chez celui qui marche, respire et rêve dans la toundra. Il y a bonheur à simplement s'imaginer être le premier humain des premiers temps, même si l'on sait très bien que cela n'est pas le cas. La toundra reste le symbole de « l'empremier » des choses, comme dirait le poète Pierre Perrault. La joie ressentie quand il n'y a ni chemins ni traces ni signes d'humanité ni déchets, cette joie vient du plus profond d'une conscience archaïque qui dit :

l'être humain ne peut contribuer à la destruction de toute la Nature ; quelque chose de plus grand que l'humain existe, quelque chose qui le domine tout en faisant partie de lui.

Un grand suicide collectif se prépare depuis quelques siècles. Marcher dans la toundra, c'est dépasser la peur de l'Apocalypse, c'est être humain tout en étant aussi roche éternelle qui survivra au Big Bang de la déflagration finale. L'humanité vivra tant et aussi longtemps qu'elle laissera ses nomades vagabonder dans les déserts. Car si l'humain a besoin de pain et d'eau, il a aussi besoin de roches nues, de frettes indescriptibles, de sables à perte d'intelligence et d'étoiles à contempler.



*Le lac Stewart par  $-40^{\circ}\text{C}$ .*

# *Soleil nucléaire*

**SOLEIL** nucléaire des plus grands gels de l'espace, extase dans la morsure, coup de fouet en pleine face. Le cœur sait pourquoi il cogne quand il fait froid. C'est l'Apocalypse sous le parka, la main qui craque, le nez qui tombe. Mais dans la tête de sang chaud, dans l'œil qui pleure pour ne pas geler, on entend un chant, un chant de Nord si cinglant, un chant de soleil toujours couché à l'horizon des rêves. Ce n'est pas l'enfer. Ce n'est pas la destruction, ici même, si loin du bout du monde, tout contre moi, au centre de la vie qui bat, palpite et monte deux secondes avant la mort.



*La fin du jour à Kangiqsujuaq.*

# *J'ai le mal du Nord*

*En hommage à Pierre Perrault*

*J'*AI LE MAL du Nord, il fait trop caniculaire dans le Sud où je cherche en vain le Sens. Il y a bien quelques sérénités dans mon jardin. Des trolls jouent aux dames en grignotant des tiges de phlox fanés. Mais je ne chante plus. J'ai le mal du Nord habité par les embruns du mois d'août, le mal de toutes les frénésies où l'on ne s'apitoie pas sur son sort, le mal du Nord et des ciels furieux, l'envie de suivre la trace d'exubérants troupeaux dans le désert qui nourrit son âme, là où les bruants courageux osent pépier, là où l'esprit peut voler, libre de hurler sa joie première, joie de Big Bang.



# *Nordicité*

**L'ESPACE** détermine toute nordicité. Espace de gélivures et de neiges, de fractures glacielles et de torrents où l'on pêche encore des truites de vingt kilos. Espace pour loups libres et intelligents qui cheminent entre des arbustes tordus par le vent. Violent espace attaché à l'infini. Car si le sudiste aime considérer sa vie comme un processus relativement fini, le nordiste irrationalise son existence et lui fait constamment toucher les pôles de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit. La vie dure dix mille ans comme dix secondes, on le sait, on le sent. Rien n'importe plus que la poursuite d'un lagopède des neiges ou la visite de son amante qui vit dans un village encore plus au Nord. Le nordiste est semblable au caribou, nomade par essence : le moindre barrage, la plus simple frontière lui donne envie de passer outre, de fuir, ou de se laisser mourir.

<-- *Au nord de Kuujjuaq,  
à la fin de mai.*



## *Le nordiste*

**LE NORDISTE** court le pays, pays de souffle, d'air et d'âme. Le Nord appartient à celui qui l'habite, à celui qui marche, vit et meurt sur les pierres. La notion de permanence n'existe que dans l'esprit, pas dans la matière. Le nordiste accepte de dormir au village en attendant la prochaine voyageur, le départ pour le camp de pêche, le lac où se posent des cygnes, la baie protégée où se réfugient des bélugas. C'est violemment que le nordiste lance son canot sur la rivière, son kayak sur la mer. Manger du *mattaq*<sup>1</sup>, c'est l'acte de jouissance immémorial. Pour le nordiste, le village n'est qu'un lieu de refuge, pas de liberté. Le pays, c'est là où l'on peut survivre, là où les territoires de trappe n'ont pas été spoliés par les grandes compagnies d'Orient ou d'Occident. Dans le Nord, le gibier appartient à celui qui le chasse, le trappe et l'éviscère. Le nordiste partage facilement la fesse de caribou ou la peau de baleine blanche avec le passant, sinon l'inconnu. Il n'est heureux que dans un pays ouvert. Il ne faut pas se surprendre que le premier capitaliste qui passe puisse le voler si facilement. En situation de conflit, le nordiste choisit la migration. Respirer fait partie des priorités nordiques.

<sup>1</sup> Peau de béluga ou de narval



*Couleurs d'automne, près de Kuujjuaq, en août.*



*Regard vers la baie d'Ungava, de Kuujjuaq.*



# *Le voyage*

**LE VOYAGE** dans l'infini bleuté de la glace, plus fou que la boussole, plus froid que le Nunavut, mène au nord du Nord, plus loin que les îles. Le voyage intérieur se fait en *qamutiik*<sup>1</sup>, parmi les bosses et le chaos, entre les déchirures du glacié engouffrant.

<sup>1</sup> Traîneau.

*Moment de réflexion, à la pointe de cap d'Espoir.*



## *J'existe*

**DANS LA TOUNDRA** j'existe, l'âme toujours en mouvement à partir du cœur. Dans quelle direction va mon corps, tremblant, prêt à ne plus exister après avoir tant aimé la simple odeur des feuilles, la frénésie des oiseaux en mai ? J'existe, moins que le temps des lumières ou des enfants bienheureux. Mais quand bien même j'aurais été conçu pour cesser d'exister, j'existerais dans l'éternité des pierres, sur la trace des loutres amusées, dans l'envol d'un uppialuk millénaire. Crier cette existence donne tout son sens à mon non-sens possible.

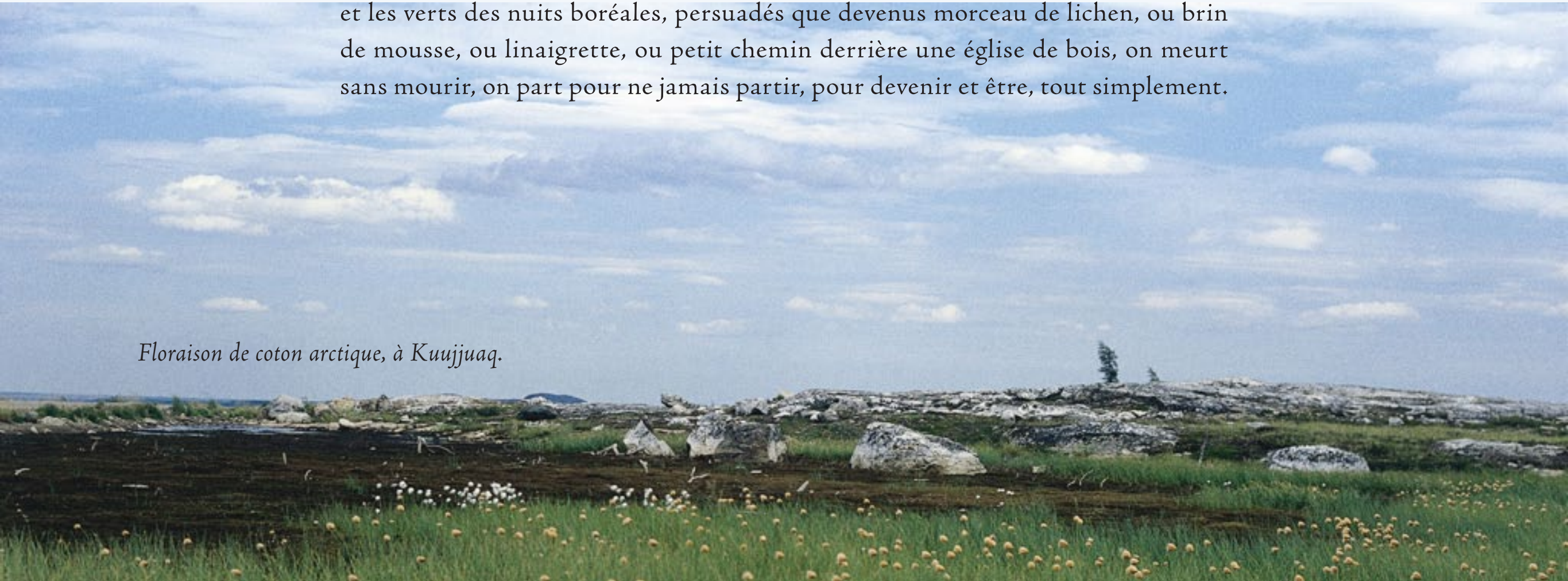
*Inukshuk en blocs de neige, construit par des enfants, à Kuujjuaq.*



# *Je ne vis pas vraiment*

**J**E NE VIS PAS vraiment lorsque je dois déambuler dans un centre commercial. J'essaie de me convaincre que les gens que je croise, dans la ville de toutes les publicités, font ce qu'ils peuvent et cherchent à ne pas mourir trop vite. Ah, la joie qu'ils pourraient sentir devant les grandes vagues de froid, devant les rouges et les verts des nuits boréales, persuadés que devenus morceau de lichen, ou brin de mousse, ou linaigrette, ou petit chemin derrière une église de bois, on meurt sans mourir, on part pour ne jamais partir, pour devenir et être, tout simplement.

*Floraison de coton arctique, à Kuujuaq.*





*Le village de Quaqtah.*







*En attendant les vagues de l'été, à Kuujuaq.*



*Jeune couple inuit.*

# Ô catoblépas

**J**E SUIS UNE OIE sauvage, une outarde, un kakawi. Le paysage, je l'avale avec tous ses lemmings, trois plaquebières et un iceberg. Mais je vous cherche, catoblépas légendaires. Chiens-dromadaires, qu'êtes-vous devenus? Les mélèzes font des quadrilles dans la plaine. On vous attend pour danser. Ô catoblépas, m'entendez-vous dans les mugissements d'Ungava, les poudreries hudsoniennes? Répondez-moi, catoblébas solitaires, fils de brontosaures et d'archéoptéryx. Ma quête reste inachevée. Parlez-moi du Nord, de l'humanité première, des cieux zébrés d'éclats volcaniques. Gardez-moi en contact avec les axes de l'imagination. Souvenez-vous, toutefois : la seule langue que je connaisse parle froid.

*En marchant dans la toundra, non loin de Kangiqsujuaq.*



# *Le lagopède*

**VOUS EST-IL** arrivé de n'être qu'un oiseau, de sentir que tout explose dans votre gorge jusqu'à faire trembler vos lèvres? Vous voudriez parler, mais vous ne pouvez pas à cause de la joie qui vous prend à la voix. Vous est-il déjà arrivé de sentir vos os légers comme ceux d'un lagopède qui saute de plaque en plaque sur le glacial en faisant des bruits de grelot? Le bonheur est accroché à votre cou. Vous vous retrouvez libéré par la grâce du cœur d'où se répand l'amour, extrêmement l'amour.

*Lagopèdes des saules en resplendissant plumage d'hiver, près de Kuujjuaq.*



# *Vous, sacrés de nos vies*

**VOUS**, sacrés de nos vies, avec vos gestes d'allumettes. Vous et vos petits doigts bénis comme un baume sur nos jours. Vous, chairs d'anges, têtes de poètes, candeurs sur le bout de la langue et prunelles de prophètes. Vous et vos caresses à l'emporte-pièce, vos petits baisers dans le cou qui nous chatouillent jusqu'aux os. Vous nous cassez nos âmes de roche, relancez nos corps de route. Vous, Éléonore et Putulik, Marie-Noëlle et Loïc. Vous, petits yeux bridés, ronds, chaleureux ou frondeurs, vous nous raccordez à la flamme de l'Être, majestueux et doux, qui danse tout au bout du monde immonde.

*Enfants inuits à Salluit.*



*La rivière Koksoak, en juin.*



# *Extrêmement*

**LE GIVRE** sur les pierres prenait les éclats de mon âme qui voulait valser dans les aurores bien au-delà de moi quand je vivais ces jours-là, extrêmement. Et moi, et moi, si plein de cieux bleus, si petit et si grand, moi-même changé en lac, si vaste et si creux, je buvais tous les jours le cristal des rivières et l'eau des ruisseaux. Je m'abreuvais à la source, je plongeais, je nageais, j'étais bien eau de glace, eau lustrale jamais tarie, eau forte de mes ivresses quand je vivais ces jours-là, extrêmement. C'était bon d'être Dieu, mais un petit dieu sans rien à voir avec le grand infiniment. Je le sentais, moi le rien, je l'inventais dans mon ventre, et mes jambes grandissaient pour sauter les montagnes, moi et ma tête allégée pour respirer les Torngat, moi et mon torse de Kilimandjaro, moi et mon dos d'Annapurna, moi et rien d'autre que la jouissance de vivre, vivre, extrêmement. J'étais tout allégresse, mon cœur volait comme une perdrix. L'air goûtait le chocolat quand je traquais les loups-cerviers. J'aimais folâtrer avec les épinettes, amoureux de la galaxie. Et les tympans exacerbés par les fous rires de l'enfance, que de rencontres, que de rencontres, quand nous vivions, extrêmement, les autres d'ailleurs et de ma planète, et moi, tous avec dix doigts, des écorchures et des plaies vives, la chair gonflée d'engelures, mais le mal humain transfiguré en grand bonheur de se voir vivre, vivre, extrêmement.



*La rivière Koksoak, en avril.*

## *Dans la toundra*

**DANS LA TOUNDRA**, l'infinitement blanche toundra, dans la toundra franche et soutenable, sans cléons ni clôtures, les froids rouges de la vie et de la mort s'entremêlent. Et nos âmes sanguines deviennent ruisseaux, rivières, fleuves, icebergs.

*À perte de vue, près de Kuujjuaq.*





*Dernier repos au cimetière du «Vieux Chimo»,  
ancien emplacement de Kuujjuaq.*



*Baie de Kangisujuaq, par un matin d'août.*



*Baie de Kangisujuaq.*



*En face du Vieux Chimo, rivière Koksoak.*



# *La toundra*

**LA TOUNDRA** : symbole même de toute nordicité. Elle est comme un poème qui nous appelle, nous gobe et nous englobe. Elle sait nous prendre et nous rendre à nous-mêmes, nous muer en poussière, en parcelle d'air et de cosmos. Alors, nous revenons aux origines, nous baignons dans l'étang matriciel. La toundra stimule l'âpre désir de vivre et de survivre. Il en va de la toundra comme du poème : toujours y règne un combat, à la fois simple et cruel, pour la plus-que-vie. Ébloui, le rêveur se laisse emporter par l'immensité. Une lumière irradie de ses yeux, de ses oreilles, de sa tête et de ses mains. Il est tombé amoureux d'un simple poil de *tuktu*<sup>1</sup>, d'une tache de bruant des neiges posé sur une colline tapissée de mousses, d'un saut de truite annonçant le souper, le repas, le festin. Dans la toundra, le corps courbé aime se collettailler avec les vents frisquets, avec les trous de boue, avec les pierres acérées qui vous défoncent un *kamik*<sup>2</sup> en deux temps trois chansons.

<sup>1</sup> Caribou

<sup>2</sup> Botte inuite

# *Le poème-toundra*

**LE POÈME-TOUNDR**A contient la chanson la plus douce et la plus puissante, la plus évocatrice et la plus blanche qui soit, celle qui naît du plus profond de l'Être comme elle émerge, parfois, de la gorge d'un Saint-Denys Garneau ou d'un Rimbaud. La toundra est un poème pour celui qui accepte de s'y dissoudre jusqu'au point de non-retour. Dangers du poème-toundra qui capte dans ses rets, pour immédiatement l'écraser, le premier doigt malvenu. Le poème-toundra ne pardonne aucune faiblesse.

*La pointe de cap d'Espoir, en mars.*



# *Le soleil*

**LE SOLEIL** reposait, frileux, sur son lit de blizzard. Aux portes de l'Arctique, sur les rives d'un Ungava plus en paix que le cosmos, j'admirais, ébahi, l'effrayant Absolu.

*Campements de pêche,  
à une heure de motoneige de Kuujjuaq.*

# *Depuis cent mille ans*

**DEPUIS** cent mille ans de cris et d'aboiements ; dans les *katatjaq*<sup>1</sup> parlant d'Aupaluk, de *nirliq* et de caribous ; sous les dômes secrets de la toundra crémeuse et tendre dévidant la lumière du plus pur désert ; par les ancêtres, leur culture, nous avançons.

*Un igloo sous un crépuscule de mars,  
au lac Stewart.*

1 Chant de gorge.

# *J'aime parler de glaces*

**J'AIME PARLER** de glaces, glaces bleues, glaces longues et profondes jusqu'à barrer les rivières. J'aime affronter les sloches de la Koroc, formidable obstacle pour tout Qallunaaq qui passe. Sans cesse je pense aux glaces, aux turquoise et aux blanches, aux glaces de roche, de sel et du lac *Qalluviartuuq*<sup>1</sup>, aux glaces d'inlandsis et de pergélisol, aux éternelles ondes de choc troublant l'Inukland. Froides glaces dans lesquelles je m'enfonce, heureux comme une tarière qui va taquiner le poisson.

<sup>1</sup> Lac situé à l'est de Puvirnituq

*Lumière de minuit à Kangisujuaq, un 21 juin.*



# *Tuktu*

**PAR LA CHAIR** martyrisée, par la poitrine fumante du caribou ce soir abattu. Dans la profonde connivence de tous les vivants rassemblés. Par le corps transpercé que nous dépeçons, par les sabots, les globes oculaires et le foie : *Mamartuq*<sup>1</sup> ! Ah, le sang de ton mufle ! *Mamartuq* ! Ah, ta panse pleine de fruits ! L'Homme est une affaire, une aile perdue dans l'abîme. Il a besoin de canines, il adore emplir son ventre de tendons. Merci, *tuktu*<sup>2</sup>, pour ton passage, pour les muscles de ton dos, la force de ta moelle. Merci de tes os que nous grugeons dans le vent qui nous lie au sacré cœur du monde.

<sup>1</sup> Ce qui goûte et sent bon.

<sup>2</sup> Caribou.

*Migration automnale des caribous,  
près de Kuujjuaq.*





*Caribous au galop, près de Kuujjuaq.*



# *Le chasseur*

**IL COURT**, il court, le caribou. Il galope comme je sais le faire, armé de ma sagaie d'hiver. Cette bête, je l'abats, bienheureuse et tendre. Elle ne savait pas son destin. Elle trépigne et en meurt. Ce soir et demain, elle me permet de ne pas mourir. Sans intermédiaires, rien qu'entre coureurs de froid, sans industrie ni marchands, rien qu'avec un *ulu*<sup>1</sup> dans la main, je bénis cette bile et le cœur chaud tout palpitant.

Que tremble le ciel et grondent les lichens. Je ne demande pardon ni aux armées ni aux bien-pensants ni aux espèces menacées. Aucun pardon sans le sens ultime à ma vie d'oisillon, futile sans le combat, futile sans la course, futile sans les grands ours qui courent sur mes pas et ceux des caribous. Je bondis de glace en glace. On mangera mes restes et ma langue et mes viscères. Je serai dévoré par la bête issue de moi, moi qui ai l'âme d'un Inuk, et l'Inuk étant l'Homme, et l'Homme est en moi.

<sup>1</sup> Couteau

*Bois de caribous, à Kuujjuaq.*



*Campement d'été, à Kangiqsujuaq.*



*Kangijsujuaq.*





# *Quand les outardes passent*

**SI QUELQU'UN** était avec moi quand les outardes passent au-dessus de mon toit, nous serions deux à jouir de leurs « Nirliq », « Nirliq », « Nirliq » de bernaches qui n'arrivent jamais aussi vite qu'elle le voudraient dans la toundra où tout sent le thé. Outardes de mon gosier sauvage ! Outardes de ma destinée ! Je lève la tête et vous êtes là, soixante-quinze claironnantes, la fiente visible tant vous volez bas, le cou tendu vers ailleurs. Ah, mes amies, mes sœurs, mes sympathiques ! Je vis pour vos froissements d'ailes, pour vos courages qui m'emplissent certains matins heureux quand j'ai le vertige de vous admirer. Pars ! me criez-vous. Nomadise ! Nomadise !

<-- Lichen après la pluie, à Kuujjuaq.



*Premières sorties d'été sur la rivière  
Koksoak, à Kuujuaq.*

# *Dix belles grosses truites rouges*

**NOUS VENIONS** d'attraper dix belles grosses truites rouges. C'était un jour comme il vaut la peine d'en vivre. Rien n'égale ces jours, pas même l'extase amoureuse, pas même l'extase mystique. Ces jours-là sont le condensé de longues années de gestation. Quand ils surviennent, les âmes humaines qui en jouissent s'envolent au-dessus de la toundra, jusqu'à des caribous qui les broutent, les mâchent et les avalent. C'est ce qui peut arriver de mieux aux âmes bienheureuses.

*Pêche à l'omble arctique,  
sur la rivière False, en mars.*





*Cimetière sous la pluie, à Kangisujuaq.*

# *Je vois la mort de face*

**DANS LE NORD**, je vois la mort de face, comme je la vois dans le ventre des vieux Inuits qui terminent leur vie à bout de souffle. Alors, je me gave de ma vie et de celle de la nature des autres humains, mes frères, tout en acceptant ma mort et la leur, en l'acceptant cent mille fois mieux que je ne l'accepterais plus au Sud, parce que là, peut-être, elle est devenue inacceptable, tristement.



*Reflets sur la rivière Koksoak.*



*Inukshuk, à Kuujuaq.*

# *Dans la nuit givrée*

**DANS LA NUIT GIVRÉE**, la folie vient cogner à ma porte. Dois-je me lever pour lui répondre ? Comment ouvrir son ventre, sa gorge, ses veines à la détresse d'autrui ? Ah, l'âpre témérité de vivre. Ah, la pâle peur d'aimer. Mais sans la souffrance, avalée, digérée, exaltée, sans le bras déchiqueté, la tête enfoncée, les yeux crevés : pas d'extase, pas d'euphorie. Trop vif est l'esprit. Trop fol est le cœur.



*Aurore boréale, au lac Stewart.*

# *Dieu des petits matins*

**DIEU** des petits matins qui s'en vont cascasant pour se casser au pied des chutes comme nous nous cassons, nous aussi, quand le frimas nous couvre les reins. Ah, la neige dans la tête et la peur de faire mal ! Dieu du bonheur de nager sous la glace, de jeter à l'eau ses larmes et ses poisons. Délivrance.

*Le village de Kangiqsujuaq, en août.*



*Le village de Kangiqsujuaq, en mars.*



# *Le sculpteur*

**PAR-DELÀ NOS MOTS**, nos petites morts, le mal de dents. Par-delà les crevasses dans la paume, les veines endiablées, les crânes bourrés d'éclats, il y a la joie, celle de l'artiste sculptant la tendresse et dévoilant les âmes.

*Sculpteur inuit donnant vie à la pierre, à Kangisujuaq. -->*





*Coucher de soleil sur la rivière Koksoak.*

# *L'âme du monde*

**L'ÂME DU MONDE**, au Nord, je ne cesse de la percevoir, de la palper quasi physiquement, dans chacun de mes gestes, dans chaque volute de buée, dans la trace de l'*umimmak*<sup>1</sup>, dans le grognement des loups blancs dévorant la viande d'un caribou frais tué. L'âme du monde est si vive, si présente sous mes cils givrés, surtout quand je me trouve au sommet de ma vie parce que ma mort devient sensée, ici et maintenant, au bout du monde et des autres, face à moi-même en éminent danger de basculer dans la mer, entre des bouscueils plus hauts que trois maisons. Au Nord, à chaque instant, j'évalue ma vie passée, présente et à venir, et je jubile à l'idée de cette mort possible qui me pend au bout du nez, cette mort que je ne souhaite pas, mais que j'accepte comme j'accepte de participer à l'âme du monde et des loups et des caribous tués pour nourrir les loups et moi-même et les renards et les grands corbeaux. L'ordinaire du moindre craquement, de la mitaine remise à sa place comme de la botte rattachée, devient conscience suraiguë de ma place dans le monde.

<sup>1</sup> Bœuf musqué.

## *Le néant*

**LE NÉANT** nous regarde, pourrait nous engloutir. Blizzard sans lumière, matière sans horizon, le néant se presse et s'agite, dissout les êtres, se détend à nos pieds. Des pieds d'insectes fragiles en mal d'éternité.

Seul, face au cosmos, j'agonise. Ah ! L'envie de crier : Maman ! Quelle angoisse, la valse des astéroïdes ! D'où vient cette peur de vivre dans la fureur d'aujourd'hui quand sur la mousse dorment les plantes ? Le bonheur est bien fragile sur le bleu cristal de glace. Mais quand au creux de la paume fond une étoile, on se dit que le ciel est humain.



*Retour au village, en plein blizzard, sur la baie de Wakeham (Kangiġsujuaq).*

*Kuujuaq caché derrière un inukshuk, en avril.*



*Près de Kuujjuaq, au printemps.*



*Aux abords de la baie d'Ungava, deux anciennes maisons matchbox, à Quaqtak.*

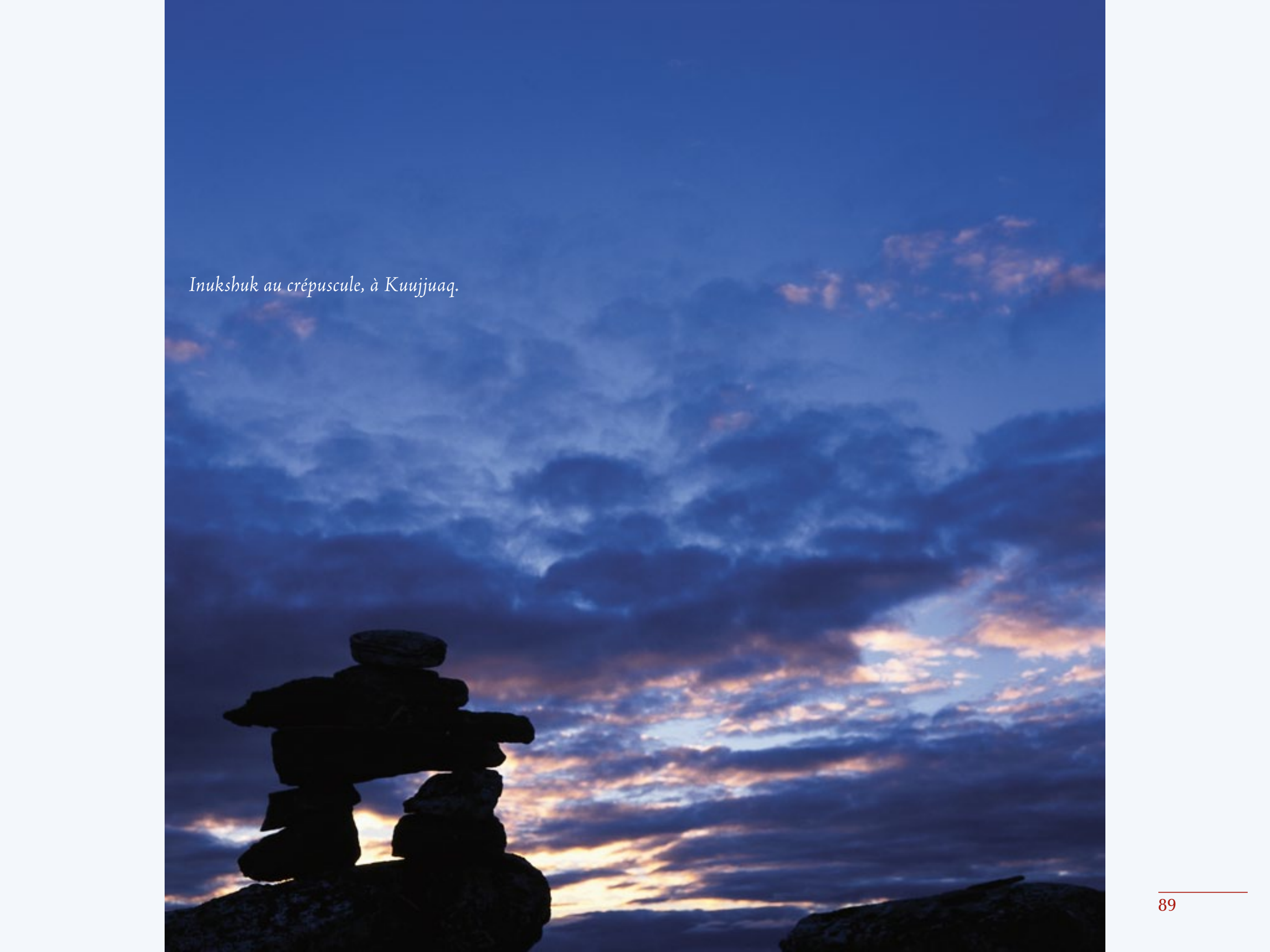


*Umiakutaq, long bateau.*

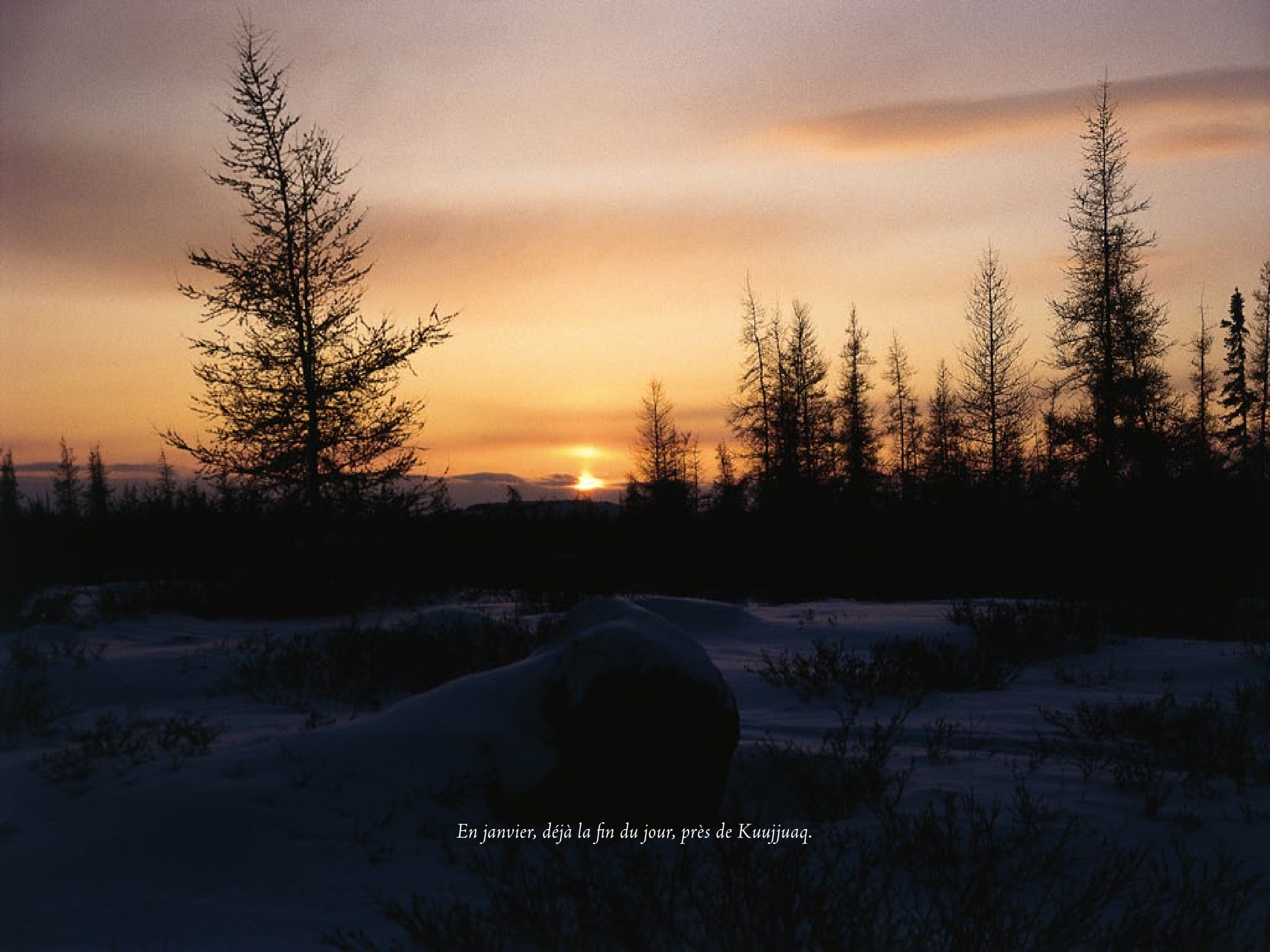


## *Le sens*

**DANS LE NORD**, je trouve des truites mouchetées, des camarades nomades, des sourires inuits, des femmes aux longs cheveux luisants, d'antiques moteurs hors bord, des ongles arrachés, des cris d'enfantement, des aurores de toundra enflammées, des roches noires jamais déplacées, la permanence d'un au-delà que j'atteins en pêchant dans les remous, moi-même devenu omble affamé devinant quel geste fait saliver l'animal, c'est-à-dire moi-même que je mange comme si j'étais moi-même attrapé par une pêcheuse aux longs cheveux luisants.



*Inukshuk au crépuscule, à Kuujjuaq.*



*En janvier, déjà la fin du jour, près de Kuujjuaq.*



# *Je crois en l'éternité*

**JE CROIS** en l'éternité chaque fois que je me penche pour ramasser des champignons, certains soirs lumineux, ou lorsque je pars à la poursuite d'un grand loup venu fouiner aux abords du village. Loup baveux écornifleur fier de sa race qui ose s'approcher des portes grandes ouvertes. La toundra se trouve ensuite pleine de chasseurs aux aguets et de vieilles femmes encore plus excitées que d'habitude par les petits fruits mûrs et par le prédateur louvoyant dans les environs.

*Baie de Wakeham, à Kangiqsujuaq.*



*Jeune fille inuit et sa mère.*

# *La vie nordique*

**LA VIE NORDIQUE** permet de toucher à des portions d'éternité. Dans le Nord, l'au-delà existe ; même plus : à chaque instant, il se fait palpable. Il n'y a qu'à s'agenouiller, toujours en prière, pour ramasser des *arpik*<sup>1</sup> ou des *blackberries*. Ô ce goût de la vie entre les dents, le cœur et l'âme pâchés à force de jouir de l'espace qui mugit au moindre battement d'aile d'une outarde, au plus subtil déplacement d'une mouche noire.

<sup>1</sup> Plaquebière

# *Dieu-Takanaaluk*

**DIEU-TAKANAALUK**, protecteur des corégones. Dieu Bouddha ou Jésus, Siddhartha Novalinga. Comme tu nous as aimés, nous, Kulula, Inukpuk et Tookalak. Vive le chant du croyant solitaire qui sent son âme pénétrer l'outre-vie. Je suis en partance pour un univers où chanter ne sera même plus nécessaire.





*Sur la Koksoak, près de Kuujjuaq.*

*Les trois lacs, près de Kuujjuaq.*





*Akulivik, accès à la baie d'Ungava pour les habitants de Kangiqsujuaq.*



*Sourire moqueur d'une  
jeune femme inuit.*

*Cueillette des moules fraîches sous les glaces,  
à la baie de Wakeham, en mai.*



# *Je marche*

**J**E MARCHE dans la toundra d'un pas fragile avec les autres qui me mangent des yeux et peut-être me mangeront. Je marche malgré la souffrance et le mauvais sort jeté comme une nausée à ce siècle de bruits et d'effrois. J'accepte l'*uppialuk*<sup>1</sup> niché en moi à l'affût des lemmings comme du mauvais temps. Il m'aide à chanter, à ne pas cracher mon fiel, à filer sans défaillir entre Salluit et Kangiqsuk. Et sur les pierres d'hivernie naissent des lys.

<sup>1</sup> Harfang des neiges



# *Je marche sur les eaux de froid*

**JE MARCHE** sur les eaux de froid, seules à me supporter, cherchant à entendre mon cœur en prière. Ah ! mon âme ! ma virée ! mon alibi devant l'essentiel ! Je marche sur l'hivernal. Où êtes-vous, odeurs d'enfance ? Des gamins se baignent. Leurs âmes font des vagues. Leur grâce reflue vers moi. De l'au-delà, j'entends soudain la première outarde.

*Première gelée, près de Kangiqsujuaq, en août.*



# *Dans l'enfer pavé de glaces*

**POUR LES CORPS** drapés de peaux qui suintent l'urine et la graisse de phoque, j'appelle les oies blanches, le ciel surabondant. Pour les flos remerciant Sedna et le père Noël, j'appelle les ombles de la toundra, la déraison qui les pousse à mordre. Pour les chiens aux crocs d'enfants, dans la promiscuité des igloos ruisselants, j'appelle *nanuq*<sup>1</sup> et *amaruq*<sup>2</sup>. Et pour les plus gras bébés de l'année, dans l'enfer pavé de glaces, de chairs et de gélivures, j'appelle les seins gonflés de joie.

<sup>1</sup> Ours blanc.

<sup>2</sup> Loup blanc.



*Kangijsujuaq.*

*Quand midi ressemble à minuit, à Kangiqsujuaq, un 21 décembre, à midi.*



## *Poème blizzard*

**RIEN DE MIEUX** que le blizzard. Ça vous blanchit tout, ça vous ralentit. Les avions se taisent, les chiens n'aboient plus. Même les skidous font dodo. Il n'y a plus que le silence vibrant de la poudrerie. Vive le blizzard, le bon vieux réconfortant ! On s'y encoconne, on s'y recroqueville, on y reprend des forces avant d'autres départs. Le blizzard pince la peau, il s'infiltré dans le cerveau, c'est un pied-de-nez pour l'agité, du brouillage pour l'ordinateur. Entre les cils et le thalamus, il entraîne la volupté. Imprévisible blizzard. Alors qu'il faisait grand soleil : zoom ! Il vous efface la maison d'en face, il vous la cache et l'ensevelit. Vous ne rentrez pas chez vous. Vous dormez chez Calai ou chez la belle Magalie. Vous faites peau neuve sous l'édredon en poil de loup blanc. Vous dormez quand la pagaille règne dans la civilisation. C'est le repos du lemming, l'heure de la prière à la déesse-mer, celle qui bâille sous trois mètres de glaces qui s'en balancent de tous les blizzards.

*Couleurs du mois de mars, au crépuscule, non loin de Kuujjuaq.*





*Vallée, à l'ouest de Kangiqsujuaq.*



*Mélèze, en juin, à Kuujuaq.*

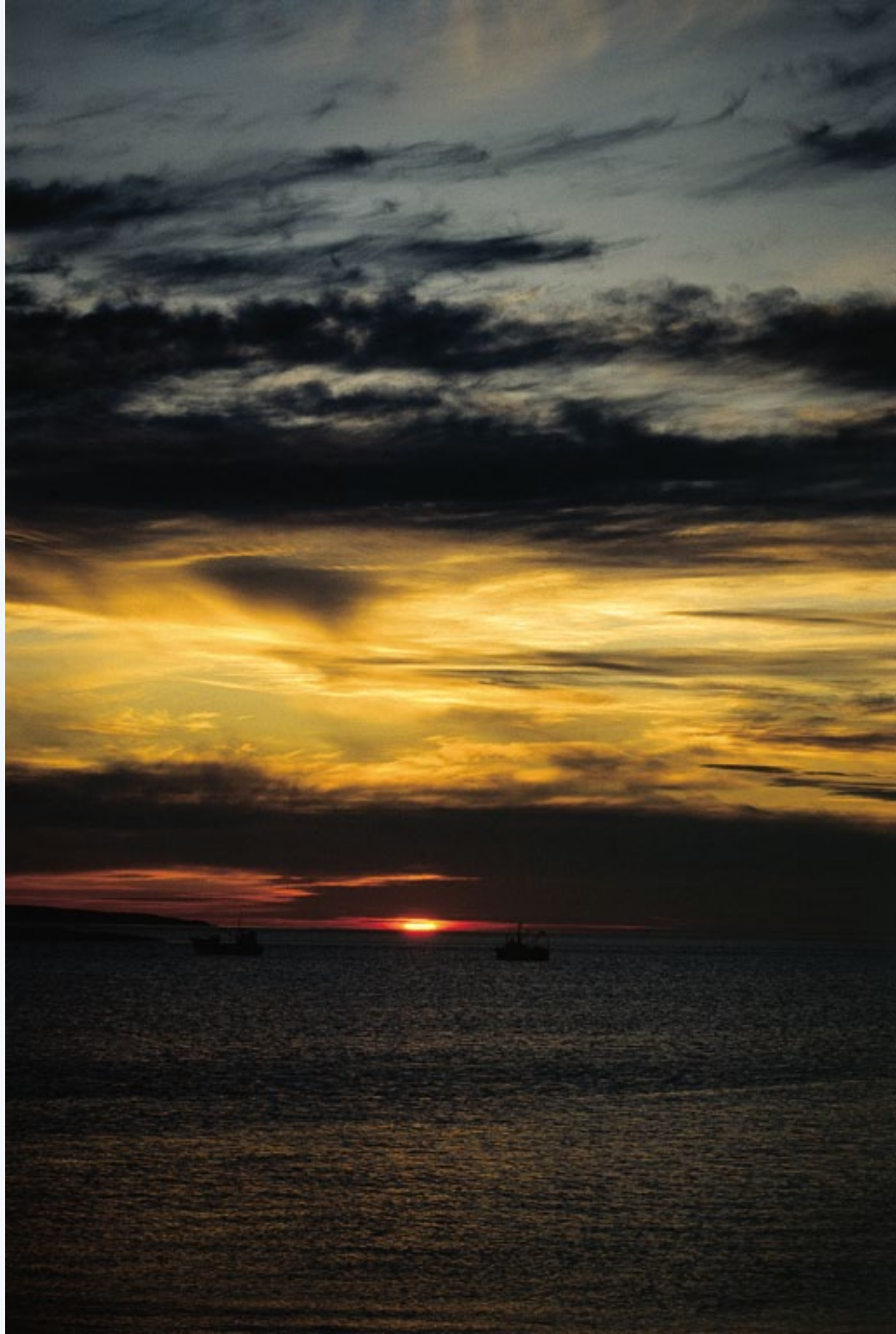
# *J'ai le Nord*

**J'AI LE NORD** en fines aiguilles planté dans l'abdomen. Il me travaille, m'enivre, me chavire. Grand Nord d'échauffourées contre moi-même le scélérat, le renégat, le coureur de froid. Grand Nord colporteur de nouvelles et d'âmes vivantes. J'ai fui la ferraille du Sud et des conscrits, du faux labeur et des rêves abolis. Dans ma solitude campent les amis. Je rends visite aux mangeurs de viande qui ont le sourire plus vrai que ceux qu'on voit sur les premières pages glaciales des grands magazines.

J'ai le Nord en folles expéditions, jusqu'aux confins d'un imaginaire où je m'accroche à quelques raidillons, aux pierres polies par Samuili, à ses formes qui disent que le Nunavik explose sous le poids de ses enfants rigolards. Dans deux décennies ils seront cinquante mille. Le pays sera chargé de leurs espérances.

## *Les nuages*

**LES NUAGES** voyagent, les oiseaux s'envolent et moi je suis d'air froid comme un souffle d'Akpatok. Une partie de moi reste collée au sol, tandis qu'une autre prend son envol. Ma tête explose, les soleils sont nombreux, les étoiles vibrantes et l'air délicieux. Les nuages naviguent en petits paquets noirs. Et je m'étonne de suivre une voie qui ne laisse pas de trace.



# *J'attends*

**J'ATTENDS LE SOUFFLE** nordique qui arrachera ma voile. Je suis prêt pour le voyage d'où surgissent les nuées blanches. Des sternes dans le crâne et des chants dans la gorge, je plonge au plus grand nord du Nord, jusqu'à mon âme. Je délaisse tous mes trésors, mes racines, ma terre, les refrains de ma mère. Sur mon dos j'ai son sourire, doux talisman contre l'exil. Ce soir, j'entends le vent qui accélère dans son galop contre la montre.

*Bateaux pour la pêche aux pétoncles, à Quaqlaq.*



*La marina de Kuujjuaq.*

Par une belle journée de printemps, au lac Stewart.







*Façon traditionnelle d'assouplir le cuir de phoque ;  
confection d'un kamik, à Kangisujuaq.*



*Regard tendre, rempli de souvenirs.*

## Sortie dans la toundra

**IL FAISAIT NOIR**, moins trente-cinq. En janvier, au Nunavik, le soleil ne se lève que passé neuf heures. J'ai enfilé mes bas duveteux, des bas chauds comme le poêle. J'étais excité, le cœur en état d'amour – pas pour les humains d'abord, mais pour le grand froid qui m'attendait. L'Amour dépasse parfois les êtres. J'ai boutonné ma chemise de flanelle. Dans mes culottes de feutre, j'étais confortable. J'ai lacé mes mocassins, puis sauté dans mes bottes blanches d'hiver bleu dans lesquelles je me sens comme un marcheur lunaire tellement elles sont immenses et

lourdes avec leurs crampons en caoutchouc. J'ai mis mon *atigi*, le parka inuit, chaud vêtement dont le collet de fourrure est en loup, loup gris qui me chatouille les joues et les oreilles. Je me suis habitué à la présence de ce poil autour du visage en marchant souvent contre le vent. Les capuchons inuits sont des merveilles ! Je n'ai pas oublié mes vieilles mitaines qui me suivent depuis vingt-cinq ans dans toutes mes expéditions hivernales. Sortant des cheminées des maisons, j'ai vu la fumée monter droite dans le ciel. Quel frette ! Je partais avec deux

compagnons, dont Yolande qui en était à sa première sortie dans la toundra. Le masque qui me protège les joues et le nez contre les vents glacials se trouvait dans l'une de mes poches d'*atigi*. Je savais que le foulard autour de mon cou allait être précieux. À soixante kilomètres heure, par moins trente-cinq, même à l'abri du vent...

Nous sommes partis sur deux motoneiges, tirant un *qamutiik*<sup>1</sup> chargé d'une grosse tarière à moteur. J'apportais aussi mon *tuuk*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Traîneau.

<sup>2</sup> Tige affûtée servant à creuser la glace.

et une cuiller à long manche, le mituiyautik, pour sortir le frasil et les éclats de glace des trous que nous allions creuser. J'étais fier de mon équipement. Dans la toundra, un humain mal « gréyé » peut se retrouver pareil à une truite sur la glace : frigorification instantanée !

Je jubilais. Toute expédition m'excite et m'enivre. Libre de hurler ma joie première, tous les sens avivés par le Grand Nord et poussé aux limites de moi-même devant l'extrême des situations, je redeviens vivant. Les voyages sont le cœur de mon existence. Écrire un texte et en suivre le cours parfois extrêmement lent est devenu pour moi un voyage en soi, pareil à une sortie dans les bleus et les roses de l'immensité, lorsque la toundra prend des allures de mer de neige et de glace.

Sur les *sastrugis*<sup>1</sup>, la motoneige bondit. Nous sommes arrivés au lac Imarruaruk. Auparavant, je me suis arrêté pour prendre quelques photos, estimant que l'appareil ne tiendrait pas le coup longtemps par ce froid. Yolande se battait contre l'englacement de ses orteils et de ses doigts. Il fallait la voir se concentrer sur ses membres lorsque nous faisions des pauses, et cela malgré les chauds vêtements que nous lui avions prêtés. Mais elle souriait, ravie par la splendeur du soleil levant à l'horizon.

La lumière faisait étinceler la moindre parcelle de toundra, chaque monticule momifié. Je me disais : aucun paysage au monde n'est aussi beau. Aucun pays n'est aussi éclatant

<sup>1</sup> Lames de neige créées par les vents dominants.

de pureté. Aucun ! Sans cesse je me répétais cela.

Dans le Grand Nord, l'hiver, il est impossible de vivre au naturel, tout nu avec sa bien-aimée tout aussi nue dans les eaux chaudes d'un lagon turquoise. Le Grand Nord ne permet aucune distraction. Les couleurs deviennent vite des plus-que-couleurs, car pour les apprécier il faut plus que vivre, il faut survivre, goûter chaque seconde de la vie, comme une poésie.

L'acte poétique est parent de l'expédition nordique. Écrire un vers, une phrase, un paragraphe sur une page représente une expédition en soi, une situation de plus-que-vie. La beauté de la toundra illuminée en janvier a quelque chose de dramatique, elle s'attache au plus profond de l'âme du monde vieille de plusieurs milliards d'années.

*Salluit.*



Sur le lac, au pied d'une petite colline, nous avons décidé de creuser. J'avais un peu froid dans le dos. Le petit doigt de ma main droite s'engourdissait et s'immobilisait complètement dès que je retirais ma mitaine. Il fallait me mettre en action ; j'ai commencé à frapper la glace à l'aide de mon *tuuk* qui coupait admirablement. Les deux autres ont voulu se servir de la tarière à moteur. Yolande dansait sur place pour se réchauffer. J'ai creusé, vidé le trou avec le *mituiyautik*<sup>1</sup>. La tarière ne démarrait pas. Sous plus d'un mètre de glace, j'ai touché l'eau qui m'a éclaboussé. Le lac vivait bel et bien sous nos pieds. Yolande a jeté un de mes leurres au fond du trou et a commencé à pêcher.

<sup>1</sup> Cuiller à long manche.

Je me sentais bien ; j'avais rejeté mon capuchon, parce que je suais et que mes lunettes ne cessaient de s'embuer. Travailler dans la toundra donne du sens à la vie.

J'ai tout de suite commencé à creuser un deuxième trou. Andrès avait entre-temps allumé son poêle au naphte et mis de l'eau à bouillir pour le thé. Dès que j'ai atteint l'eau libre, dans le deuxième trou, Andrès est arrivé en courant. Il savait que les coups de *tuuk* sur la glace attirent les poissons. Il a jeté son leurre : toc ! Une belle truite de douze pouces a mordu. Petite pour le Grand Nord ; immense pour nous à ce moment précis. La truite a raidi immédiatement. Ce fut si rapide que si je l'avais plongée dans un bain chaud, le soir venu, elle aurait repris vie. Yolande était peut-être un peu jalouse de notre

capture, elle qui s'activait en vain au-dessus de la fosse glauque. J'ai alors percé un troisième trou, et j'ai pêché sans rien prendre, puis j'ai bu du thé brûlant qui ne brûlait pas plus que deux ou trois secondes ; j'ai avalé une tasse de soupe chaude ; j'ai offert des biscuits à la ronde. Il était midi et demi. Nous gelions un peu.

Comme il y avait fête au village, un festin du Jour de l'An reporté à cause du blizzard du dimanche précédent, avec du phoque et de la baleine et du caribou pour tous, nous avons ramassé nos affaires, abandonnant les trous dont la surface a givré dès que nous avons cessé de remuer l'eau. Et nous avons filé en direction sud-ouest. Encore une fois, j'ai su clairement pourquoi j'existe et pourquoi je vais mourir. J'ai pensé à mes enfants. Je les aime de toutes



mes forces. Je sais aussi que ma vie n'a aucun sens sans mes passages dans le paysage, sans la fusion qui s'opère entre moi et le pays, sa glace, ses lacs et ses poissons.

Lorsque je me fonds à la neige, au froid intense, à l'engelure qui peut tuer, je deviens plus qu'un être humain, je deviens brin de neige et

couche de glace, je me transforme en lichen givré, en colline attentive au passage des caribous, je me fais corbeau majestueux plus puissant que les plus puissants vents, je me mue en truite amadouée par le bruit d'un *tuuk* creusant la glace.

Alors, je deviens parcelle de cosmos, puis cosmos tout entier. Alors, et

alors seulement, je trouve le courage de côtoyer la misère des uns, la colère des autres, la barbarie, les inepties, la mort après l'agonie absurde, l'humanité souffrante dont je fais partie. Alors l'absurdité de vivre fait sens. C'est dans la vie mourante que la lumière se manifeste.



## Lexique

AMARUQ  
loup blanc  
ARPIK  
plaquebière  
ATIGI  
parka inuit  
AUPALUK  
village de la côte ouest de la baie d'Ungava  
CALAI  
prénom de femme inuit  
IMARRUARUK  
lac du Nunavik  
INUK  
être humain  
INUKPUK  
patronyme inuit  
INUKSHUK  
empilement de pierres servant de balises  
ISUMA  
« l'esprit » inuit, la manière de voir le monde  
KAMIK  
botte inuite  
KANGIQSUK  
village de la côte ouest de l'Ungava  
KANGIQSUALUJJUAQ  
village de la côte est de l'Ungava

KATATJAK  
chant de gorge  
KOROC  
rivière qui se jette dans le fleuve Payne  
KULULA  
patronyme inuit  
MAMARTUQ  
ce qui goûte et sent bon  
MATTAQ  
peau de béluga ou de narval  
MITUIYAUTIK  
cuiller à long manche  
NANUQ  
ours blanc  
NOVALINGA  
patronyme inuit  
NUNAVIK  
territoire inuit au nord du Québec  
NUNAVUT  
territoire inuit du Canada  
PUTULIK  
prénom inuit (homme ou femme)  
PUVIRNITUK  
village de la côte est de la baie d'Hudson  
QALLUNAAQ/QALLUNAAT  
étranger/étrangers

QALLUVIARTUUQ  
lac situé à l'est de Puvirnituk  
QAMUTIIK  
traîneau  
SALLUIT  
village du Nunavik sur le détroit d'Hudson  
SAMULI  
prénom d'homme inuit  
TAKANAALUK  
déesse de la mer dans la mythologie inuite  
TOOKALAK  
patronyme inuit  
TUKTU  
caribou  
TUUK  
tige affûtée servant à creuser la glace  
ULU  
couteau  
UMIMMAK  
bœuf musqué  
UPPIK  
petit du harfang des neiges  
UPPIALUK  
harfang des neiges



# Table des matières

|                                |    |                                         |    |                                       |     |
|--------------------------------|----|-----------------------------------------|----|---------------------------------------|-----|
| Entre toundra et sahara .....  | 7  | La toundra .....                        | 51 | Le néant.....                         | 82  |
| Soleil nucléaire .....         | 17 | Le poème-toundra .....                  | 52 | Le sens .....                         | 88  |
| J'ai le mal du Nord .....      | 19 | Le soleil .....                         | 54 | Je crois en l'éternité .....          | 91  |
| Nordicité .....                | 21 | Depuis cent mille ans.....              | 55 | La vie nordique .....                 | 93  |
| Le nordiste .....              | 23 | J'aime parler de glaces .....           | 56 | Dieu-Takanaaluk .....                 | 94  |
| Le voyage .....                | 27 | Tuktu.....                              | 58 | Je marche .....                       | 100 |
| J'existe .....                 | 28 | Le chasseur.....                        | 62 | Je marche sur les eaux de froid ..... | 102 |
| Je ne vis pas vraiment .....   | 30 | Quand les outardes passent.....         | 67 | Dans l'enfer pavé de glaces .....     | 104 |
| Ô catoblépas .....             | 36 | Dix belles grosses truites rouges ..... | 69 | Poème blizzard .....                  | 107 |
| Le lagopède .....              | 38 | Je vois la mort de face .....           | 71 | J'ai le Nord .....                    | 111 |
| Vous, sacrés de nos vies ..... | 40 | Dans la nuit givrée .....               | 74 | Les nuages .....                      | 112 |
| Extrêmement .....              | 43 | Dieu des petits matins .....            | 76 | J'attends .....                       | 114 |
| Dans la toundra .....          | 44 | Le sculpteur .....                      | 78 | Sortie dans la toundra .....          | 119 |
|                                |    | L'âme du monde .....                    | 81 |                                       |     |

*Nunavik, carnets de l'Ungava,*  
de Jean Désy et Alain Parent,  
composé en Jenson corps 18,  
a été mis en ligne  
en décembre deux mil douze.